



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

LE PRIX DES MOTS

Viendra peut-être un jour où, pour chaque mot que nous écrivons, nous devons payer un droit d'usage à celui ou celle qui en aura acquis les droits et la propriété. Tel l'ancien président de Nestlé plaidant pour la marchandisation de l'eau, le président de quelque multinationale aura affirmé avec le sérieux du "bon sens" qu'affichent les propagandistes du tout-est-à-vendre : "Il faut que les mots soient considérés comme une denrée, qu'ils aient une valeur, un coût. Les mots sont extrêmement précieux et beaucoup trop gaspillés. Pour une politique durable, ils doivent être revalorisés, ce qui va de pair avec un prix élevé.¹"



Que l'eau comme les mots sont un bien commun, voilà sans doute ce pour quoi il va falloir lutter.

L'eau et les mots, c'est pareil. Notre vie en dépend. Notre souffle.

Ce n'est donc pas un hasard si au programme éditorial de L'Amourier – et dans ce numéro du *Basilic* – se mêlent l'engagement radical de l'écologie politique et celui tout aussi radical d'une littérature qui empoigne la langue.

Dans le prologue de *Écologie ou catastrophe, la vie de Murray Bookchin*, Janet Biehl, son autrice, cite ce propos du fondateur de l'Écologie Sociale : *La puissance destructrice du capitalisme est sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Il impacte directement l'environnement, menace l'air et l'eau, la flore, la faune, les cycles naturels dont dépend toute vie. Il sape la diversité, appauvrit la nature, transforme les forêts en déserts, le sol en sable et l'eau claire en égouts. Il inverse le processus de l'Évolution en défaisant des millénaires d'évolution biotique.*

Lecteurs de Bernard Noël, nous pouvons ajouter à cette liste de destruction celle de la langue elle-même, la *sensure* que l'auteur de *L'outrage aux mots* dit ainsi : *Le pouvoir se perpétue en dégradant le langage. Le pouvoir ne se maintient qu'en vidant de leur sens les mots qui lui ont servi à prendre le pouvoir.*

Si Bookchin en appelle au dépassement du simple constat pour la mise en œuvre d'un imaginaire politique (du maraîchage biologique aux assemblées citoyennes), les poètes qui nous accompagnent, nous provoquent et nous

Éditorial par Michel Séonnet

Président de l'Association des Amis de l'Amourier 1

Voix du Basilic 25, 26, 27 mai 2018

Programme des rencontres 2

Entretien avec les éditeurs, Jean Princivalle et Bernadette Griot, sur la pensée de Murray Bookchin

conduit par Sarah Vanuxem 3

Présentation de Pinar Selek 4

Notes de lecture sur les nouveaux livres parus :

Bernard Noël, *du jour au lendemain*

Entretiens d'Alain Veinstein avec Bernard Noël
par Claudine Galéa 5

QUODLIBETS de Daniel Biga

par Alain Freixe 6

Car l'amour existe de Cyrille Latour

par Michel Diaz et Alain Guillard 7

Journal intermittent de Raphaël Monticelli 8

Les œuvres reproduites dans ce *Basilic* ont été créées
par Max Charvolen

nourrissent, n'en restent pas, eux non plus, à la simple dénonciation de l'appauvrissement de la langue et de sa défaite annoncée. Chacun avec ses moyens, chacun avec ses obsessions, plonge à pleines mains dans la matière des mots pour en faire resurgir le vif, en démasquer le dérisoire. Ainsi de *QUODLIBETS*, le nouveau recueil de Daniel Biga, dont la langue, comme le dit Alain Freixe, *combat le cliché en jouant avec les clichés ; construit en détruisant et peu à peu retire la langue du cours du monde... affolement du lexique et de la syntaxe...*

Combat pied à pied. Combat utopique ? Oui, assurément. Car l'utopie est notre seul réalisme. *L'utopie est devenue nécessaire au maintien de la vie sur terre*, dit Bookchin.

N'est-ce pas, au sens strict, ce que met en œuvre Cyrille Latour lorsque, dans son nouveau livre, *Car l'amour existe*, il conjugue les images d'un film et les mots qui font naître un paysage pour maintenir quelque chose de l'aimée disparue ?

Maintenir la vie.

Utopie de toute écriture.

Utopie de tous les combats.

Nous l'assumons.

Les mots de notre avenir sont à ce prix.

Michel Séonnet

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

1. Propos tenus en 2005 à propos de l'eau par l'ex-PDG de Nestlé, Peter Brabeck

VOIX DU BASILIC

ven. 25, sam. 26, dim. 27 mai 2018

Depuis vingt ans, l'Association des Amis de l'Amourier organise une fête de la lecture à Coaraze où sont installées les éditions L'Amourier. Dans un cadre exceptionnel, en haut du village, place du Château, ces VOIX DU BASILIC s'adressent à tous, amoureux des livres, flâneurs curieux, découvreurs.

Belle occasion d'échanger sur la littérature en train de se faire, d'en savourer la portée et la pensée...

**UNE RANDONNÉE POÉTIQUE,
UN ATELIER D'ÉCRITURE,
UN ATELIER DE LECTURE MISE EN VOIX,
DES LIVRES,
DES LECTURES,
DES RENCONTRES AVEC LES AUTEURS :**



Daniel Biga



Alain Freixe



Cyrille Latour



Quentin Biasiolo

UN ÉDITEUR invité: L'Ollave
Jean de Breyne et Martina Kramer

**2 SPECTACLES EN OUVERTURE,
LE VENDREDI 25 MAI:**

19h. Musique
Alex Grillo,
vibraphone et poésie africaine

19h45. Théâtre
Frédéric de Goldfiem
La Nuit juste avant les forêts
de Bernard-Marie Koltès

Entrée libre. Spectacle accueilli dans la salle *Guiu Pelhon* (à côté de l'église) avec le partenariat de la commune de Coaraze.

20^e VOIX DU BASILIC
FÊTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER OUVERTE À TOUS !

Rencontres littéraires / Lectures
Musique / Théâtre
à **COARAZE**
dans les Alpes-Maritimes à 28 km de Nice

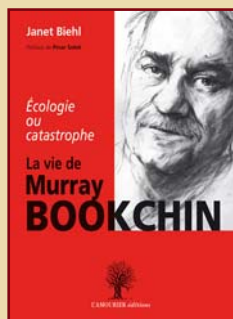
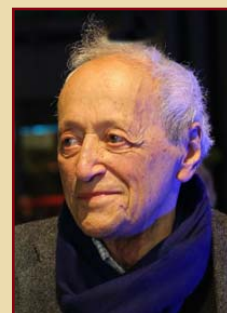
vendredi 25
samedi 26
dimanche 27
mai 2018

Murray Bookchin par Pinar Selek
Bernard Noël
Daniel Biga Alain Freixe
Cyrille Latour Quentin Biasiolo

Musique - Alex Grillo
Théâtre - Koltès par Frédéric de Goldfiem
Éditeurs invités Jean de Breyne & Martina Kramer (éd. de L'Ollave)

Renseignements : 04 93 79 32 85

Une rencontre avec
Bernard Noël à l'occasion de la publication du livre d'entretiens conduits par Alain Veinstein et diffusés sur France Culture :
Bernard Noël,
du jour au lendemain



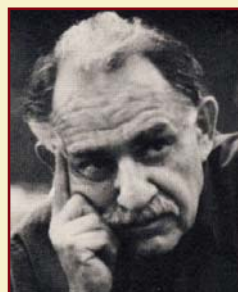
Une rencontre autour de la pensée de **Murray Bookchin** avec **Pinar Selek** à l'occasion de la publication du livre de Janet Biehl, traduit de l'anglais par Élise Gaignebet
Écologie ou catastrophe,
la vie de Murray Bookchin

Certaines lectures seront accompagnées par **Alex Grillo**

[Télécharger > le programme détaillé](#)

Renseignements/Réservations : 04 93 79 32 85
courriel : michel.seonnet@gmail.com

ENTRETIEN



de **Sarah Vanuxem**
avec **les éditeurs du livre:**
Écologie ou catastrophe,
la vie de Murray Bookchin

Murray Bookchin (1921-2006) est le fondateur de l'Écologie Sociale et des moyens de sa mise en œuvre à travers le municipalisme libertaire (organisation locale en "démocratie directe d'assemblée"). Il a mis en évidence le lien entre le capitalisme et l'environnement, entre la domination et la société de marché. Pour lui, il n'y a pas d'écologie possible sans nouvelle organisation sociale. Tel fut le combat de sa vie.

Sarah Vanuxem est maîtresse de conférences en droit privé à l'Université de Nice-Sophia-Antipolis. Son travail de recherche tourne autour du fait de repenser la propriété et ses publications récentes concernent principalement les communs et sections de communes. Son dernier titre paru : *La propriété de la terre* (éd. Wildproject, 2018).

Sarah Vanuxem :

Après L'Enfermé de Gustave Geffroy, dédié à Blanqui, et Sous la dictée de Fanon de Marie-Jeanne Manuellan, votre collection Bio s'enrichit d'un nouveau récit de vie entièrement vouée à une cause politique.

Pourriez-vous nous raconter comment vous avez été amenés à traduire cette biographie de Bookchin, écrite par sa compagne, Janet Biehl ? Quel lien faites-vous entre ces trois hommes ?

Les éditeurs :

De la découverte de Bookchin, de sa pensée et de ses livres, je ne puis préciser la date et les circonstances mais c'est bien avant la publication de Blanqui ; lorsque nous sommes allés présenter *L'Enfermé* au CEDRATS de Lyon (alibabatesque centre de documentation) je me revois en train de consulter ce qu'il pouvait y avoir sur Bookchin (et il y avait). Cependant, ce livre de Janet Biehl, c'est Bernadette qui l'a déniché dans les notes d'un article paru en 2016 dans *Le Monde Diplomatique*. Nous avons aussitôt pris contact avec l'auteure et Benjamin, plus anglophone que nous, fut le premier à lire la version originale. Assez rapidement nous est apparue la justesse de ce choix éditorial, Bookchin trouvant naturellement sa place à côté de ceux qui figurent dans cette collection, avec une ouverture prépondérante sur l'écologie. Le concours d'Élise Gaignebet, notre traductrice, de son érudition militante, est évidemment au cœur de cette publication.

Pour ce qui relie ces auteurs – sans oublier Bernard Noël qui marche volontiers, et avec bonheur, sur les plates-bandes du politique – je crois qu'il s'agit de la radicalité. Ce terme, lu dans son sens premier, "prendre les choses à la racine", se voit en ce moment agressé de toute part et attribué à n'importe quoi. Résultat, en ce qui concerne l'écologie – mais également nombre de domaines – on en est à choisir la couleur pour repeindre, dans un délai raisonnable, les murs intérieurs d'une maison qui s'écroule. Bookchin est radical mais il n'est en rien ennemi des nuances, de la complexité et des confrontations ; la radicalité n'est pas brutalité primaire mais courage d'analyser les choses en profondeur et de dire ce qui est.

Sarah Vanuxem :

Encore aujourd'hui, l'écologie est parfois considérée comme un "problème de riches", quand elle n'est pas comprise comme un mouvement foncièrement misanthrope. Qualifiée d'"Écologie Sociale", la pensée de Bookchin échappe-t-elle d'emblée à ces critiques ?

Les éditeurs :

Oui, humaniste et rationnel, Bookchin se défie des approches "environnementalistes" qui n'aboutissent, selon lui, qu'à un aménagement du désastre ; de même, il est aux antipodes des tendances spiritualistes de "l'Écologie profonde". L'Écologie Sociale, ainsi que son nom l'indique, ne saurait dissocier l'écologie du social, soit des effets du capitalisme et des rapports de domination qu'il engendre. L'expression "Dominer la nature", toujours valorisée, est en fait l'antichambre de la prédation ; à l'échelle des gigantismes industriels toujours croissants, les atteintes portées à la planète se cumulent, dans l'indifférence active de ceux qui les produisent, et deviennent maintenant irréversibles. D'autres rapports avec la nature ont été observés par les anthropologues auprès de peuples vivant dans un passé récent ; d'autres encore peuvent être envisagés dans un futur proche ; c'est en notre pouvoir, il suffit de le vouloir assez pour en construire les fondements et les voir un jour advenir. Lire Bookchin, dans cette perspective, est un premier pas.

Sarah Vanuxem :

Bookchin accorde une place de choix à la technique. Mais les éoliennes et les capteurs solaires qui l'intéressent ne sont pas ces installations actuellement implantées par de grandes entreprises à but lucratif. Surtout, on découvre que ces technologies furent initialement des low-tech, à la portée des citoyens. Ne pourrions-nous alors présenter Bookchin comme un précurseur de la maker culture ?

Les éditeurs :

En effet, Bookchin est un fin connaisseur des réalisations technologiques, mais il souhaite les voir se réduire par la taille et se développer dans une proximité toujours plus grande pour l'émancipation et la maîtrise directe de l'usager. Le contraire des éoliennes géantes que nous connaissons car celles-ci sont destinées au maintien des monopoles afin d'assujettir le consommateur. Lorsque Bookchin a fondé l'ISE (Institut d'Écologie Sociale) dans l'État du Vermont, il y organisait des séminaires pour les étudiants mais aussi des ateliers pratiques sur les énergies renouvelables et l'agriculture où ceux-ci menaient à bien des installations pérennes, et donc mesurables dans le temps, à

partir de leurs propres recherches ou par la mise en œuvre de découvertes récentes : l'aquaponie dès le milieu des années 70, par exemple, ou l'autonomie énergétique des installations d'élevage et des serres. Faire soi-même et réparer ce que l'on a acquis, établir une évaluation de ce que l'on va demander à un objet en fonction de la nécessité qu'on en a et le réaliser ; aussi bien l'homme du paléolithique que les jeunes "makers" d'aujourd'hui savent que là réside l'essentiel de leur liberté.

Sarah Vanuxem :

La profonde originalité de la pensée de Bookchin pourrait tenir au lien qu'il établit entre écologie et anarchie. Son idée est de créer des Communes en mesure de s'autogérer à partir de règles auto-instituées. Mais aujourd'hui en France, à l'époque des grandes régions, des intercommunalités, de la réduction des compétences des communes et de la disparition des sections des communes, les conditions de mise en œuvre de l'anarcho-écologie de Bookchin ne se trouvent-elles pas sapées ?

Les éditeurs :

La nécessité, pour ceux qui vivent de la sujétion d'autrui, de saper toutes manifestations de liberté relève somme toute de l'instinct de conservation ; eux appellent cela "modernisation". Éloigner les centres de décision du citoyen et réduire les compétences des communes, premiers échelons de la démocratie, sont évidemment des mesures qui visent à réduire l'autonomie de chacun. Sur la fin de sa vie, Bookchin se disait communaliste ou municipaliste : consécutivement à une brouille avec ses amis anarchistes, qui refusaient par principe de se présenter aux élections municipales, il n'ajoutait plus le qualificatif "libertaire" à la suite de ces étiquettes, mais gageons que le cœur y était tout de même.

Et bien sûr qu'il faut se dépêcher de multiplier les assemblées et les commissions de tout poil au sein de nos quartiers et de nos communes tant qu'elles existent, encore doit-on y trouver des circonstances favorables et motivantes car "l'administré" a tendance à se satisfaire de son état.

Sarah Vanuxem :

Bookchin a maintes fois accordé son soutien à des opérations de désobéissance civile, par exemple, contre l'implantation d'une centrale nucléaire ou la réalisation de grands aménagements urbains. Le récit de ces expériences nous renvoie aux luttes actuelles des zadistes de Notre-Dame-des-Landes ou de Bure, comme aux fauchages volontaires d'OGM. Pensez-vous que Bookchin aurait nécessairement salué ces diverses actions, comme il avait jadis applaudi celles de mai 68 ?

Les éditeurs :

Les temps ont changé, le pacifisme était très ancré dans la jeunesse américaine à cause de la guerre au Viêt-Nam, les groupes d'activistes à son époque étaient constitués différemment. S'il vivait de nos jours, sans aucun doute, Bookchin soutiendrait le mouvement des ZAD. Dernièrement, j'écoutais à la radio un ancien maire de Bure qui, à l'époque de son mandat, était allé voir Jospin, avec quelques-uns de ses collègues élus, au sujet du projet d'enfouissement : ils sont reçus par une responsable du cabinet du Premier ministre. Elle écoute poliment le début de l'exposé minutieusement préparé puis l'interrompt, leur disant qu'il est inutile de continuer car elle est tout à fait d'accord avec eux. Elle ajoute encore un tas d'arguments qu'ils n'avaient

pas eu le temps de développer et elle leur dit que Jospin est du même avis qu'elle. Alors ? Eh bien nous ne pouvons rien faire, le lobby du nucléaire est bien trop puissant, le rapport de force nous est défavorable, les emplois, tout ça... Devant leurs mines incrédules elle ajoute : si vous arrivez à nous mettre 10 000 personnes dans la rue on peut essayer de renverser le rapport de force ! On sait maintenant que même 100 000 personnes dans les rues n'ont plus ce pouvoir. Cet ancien maire écologiste, à la seule pensée que la ministre Dominique Voynet ait pu donner son accord, est devenu zadiste... Les témoignages de zadistes laissent à penser qu'il est euphorisant de vivre la liberté avant qu'elle ne soit acquise mais, après la bataille, après avoir eu le courage de tenir le coup, il faut se poser les bonnes questions et trouver les réponses qui permettent de conserver sa liberté. C'est là, sans doute, que la lecture de Bookchin peut nourrir une réflexion, elle a été utile au peuple kurde qui s'en est inspiré pour son "confédéralisme démocratique". De même, ses livres peuvent certainement soutenir les amateurs de révolution, ceux qui considèrent comme révolus les rapports de domination et qu'il est temps d'inventer autre chose avec les moyens du bord, lesquels sont inépuisables...

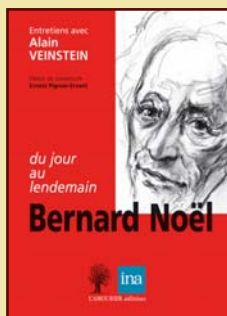
Née en 1971 à Istanbul, **Pinar Selek** est sociologue. Ses travaux, en Turquie, portent sur les lieux d'exclusion, les transsexuels, la construction de la masculinité dans le contexte du service militaire,



ainsi que la question kurde. C'est ce dernier sujet d'enquête qui lui vaudra d'être arrêtée en 1998, accusée d'un attentat qu'elle n'a, bien sûr, pas commis. Torturée pour la forcer à donner les noms des personnes qu'elle a interviewées, elle résiste. Après avoir passé deux ans et demi en prison, elle fut libérée en décembre 2000, tout en restant sous le coup de l'inculpation et d'un acharnement politico-judiciaire qui dure depuis 19 ans : quatre fois acquittée, elle reste toujours menacée par une condamnation à perpétuité, la cour de cassation faisant chaque fois appel du verdict. Devenue française, elle vit à Nice et enseigne la sociologie et les sciences politiques à l'Université Nice-Sophia-Antipolis.

Signataire de la préface du livre, elle écrit : *La découverte de l'Écologie Sociale, cette aspiration à la liberté soucieuse d'être cohérente et courageuse, est une des charnières de mon parcours de lutte et de vie.*

Écologie ou catastrophe, la vie de Murray Bookchin 29,00 €
Lire des extraits



BERNARD NOËL, *du jour au lendemain*

Entretiens avec Bernard Noël conduits par Alain Veinstein

Nous remercions **Claudine Galéa** de nous autoriser à publier dans ce *Basilic* un fragment de son article paru sur le site remue.net où vous pouvez le lire dans son intégralité.

[...] Au fil des entretiens, sous l'œil d'Alain Veinstein et de ses questions "comme amicales caresses", ainsi que l'écrit Michel Séonnet, on voit l'écrivain au travail, toujours engagé sur le chemin du découvrir, du comprendre. "Découvertes souvent infimes mais qui prenaient sens par l'accumulation", dit-il à propos d'un séjour qu'il fit au mont Athos pendant lequel il participa à un travail de fouille avec les moines. Au fond, c'est peut-être cela la littérature, l'accumulation de notes infimes, de relevés qui, par agrégation, font sens, ou, du moins, dessinent un chemin. Extrême précision de la réflexion, de la syntaxe, netteté du vocabulaire, on peine à imaginer que ces entretiens sont oraux, donc pris sur

le vif dans l'instantané de la pensée et de sa formulation. C'est dire la richesse de sens qui anime la langue de l'écrivain.

Voici ses mots durant un entretien de juin 1997: "Je crois que le sens, c'est avant tout un mouvement qui naît de l'exercice de la pensée, de la conscience de la relation qu'on entretient avec les livres, avec les autres, avec la société en général, et ce qui est peut-être difficile à assumer pour l'humanité d'aujourd'hui, en tout cas dans nos sociétés occidentales, c'est que ce sens il faut que chacun en soit responsable, chacun de nous est un émetteur de sens, mais en relation avec les autres. C'est peut-être ça la culture, le partage de tout cet univers, de tout ce qu'a engendré la langue qui fait que nous avons en commun un tas de choses qui sont là. On les partage en articulant la même langue et ce partage est sans fin."

Bernard Noël, du jour au lendemain 23,00 €
Lire des extraits / Lire la note

À QUELQUES MOTS D'ICI par Alain Freixe

Rappel: Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

L'Ollave, éditeur

Ollave, le mot vient de loin comme la parole de poésie souffle depuis le passé pour venir balayer une actualité d'où tout présent s'est absenté. Ollave, ce nom est celui d'un prêtre, jeteur de troubles, tel qu'on peut le rencontrer dans un conte en prose, anonyme irlandais du IX^e siècle, *La Folie de Suibné* dans lequel on voit l'ollave se venger de Suibné dont la lance l'a heurté en lui soufflant au visage un "bouchon de fou", poignée de paille magique dit-on, paroles dérangeant les paroles, leur ordre du jour, poèmes aussi bien.

L'Ollave, ce fut d'abord une galerie-librairie créée à Lyon en 1974 par un collectif d'artistes aux activités multiples: performances, lectures, expositions

en France et à l'étranger. En 1994, la galerie publiera une revue d'art: *Préoccupations*. En 1999, la galerie quitte Lyon pour le Vaucluse. Elle s'installe à Rustrel. Jean de Breyné et Martina Kramer en prennent la direction. Ils vont la développer selon ses deux axes majeurs: les lectures publiques, d'une part, en collaboration avec le Vélo Théâtre d'Apt, ils créeront *Les cris poétiques* dont ils viennent de confier les clés à Florence Pazzottu. Et, d'autre part, l'édition.

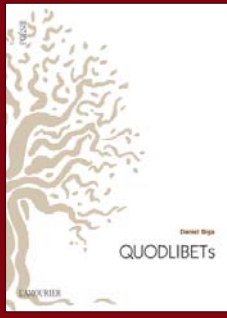
C'est cette maison d'édition amie que nous invitons cette année à nos VOIX DU BASILIC.

Deux collections la vertèbrent. D'abord, la collection *Préoccupations* constituée par des essais écrits par des artistes. Aux côtés de Philippe Boutibonnes, Alin Anseuw, Martina Kramer, on trouve Joël Frémiot dont j'aimerais dire quelques mots à propos de son

Aura: sa peau peinture publié en 2011 comme un clin d'œil à l'ami avec qui j'ai partagé bien des projets. Ici un peintre ne cherche pas mais trouve les mots qu'il faut, les mots à lui, pour, sortant de son atelier alourdi de doutes, voûté à force de soutenir le poids de l'indéchiffrable, malmener le langage afin de lui faire avouer quelques-uns de ces bouts de vérité, pans flottants dont le vent du dehors efface déjà les traces.

Ensuite, depuis 2012, le *Domaine croate/Poésie* qu'ils dirigent avec Vanda Miksic et Brankika Radic. Les 12^e et 13^e volumes viennent de paraître. Venez découvrir *À jamais la neige* de Delimir Resicki et *Berceuse de couteaux* de Jure Kastelan le week-end des 26 et 27 mai à Coaraze.

Éditions L'Ollave
Rue du Moulin à vent, 84400 Rustrel
Tél: 04 90 04 97 58 - Site: www.ollave.org



QUODLIBETS

Daniel Biga

collection Fonds Poésie, éd. L'Amourier

Après *Bienvenue à l'Athanée*, publié dans la même collection en 2013 où la PoéVie – cette relation d'infusant / infusé entre la poésie et la vie / la vie et la poésie – de Daniel Biga se donnait libre cours au travers de ses jeux de langue insolents et ravageurs, en langue d'oïl, en rital, en nissart, "en pingouin et autres zidiomes", voici les trois parties de ce *QUODLIBETS* où la même force d'insoumission, aux multiples aliénations que secrète notre monde, est installée au cœur de la langue.

Jamais peut-être la lutte amoureuse dans la langue contre elle-même, Daniel Biga ne l'avait menée aussi radicalement que dans ce livre. Il y brise les mots, joue des sonorités, heurte les significations, les démultiplie. Dans cette mise en flottement du texte qui se développe comme une écharpe trouée se déploierait sous rafales de vent plus ou moins violent, se crée la langue-Biga. Elle combat le cliché en jouant des clichés, en les parodiant, en les sapant. Elle construit en détruisant et peu à peu retire la langue du cours du monde. Détournements, creusements, déploiement de mots mis en éventail, affolement du lexique et de la syntaxe, ça coupe et ravaude, ça crie et fait silence soudain, ça bouillonne, ça ricoche, ça stolonne, mots / idées attendus / surprenants, prévisibles / imprévisibles... Il y a un désécrire chez Daniel Biga qui relève d'un acte de destruction / création. Attaquer la langue, c'est sa manière à lui de la défendre selon l'idée que défendait Proust auprès de Mme Straus.

Passer du noble au trivial, du registre soutenu au familier, de l'érotique au mystique, mettre ensemble ce qui n'avait rien à faire ensemble, se contredit, s'exclut même, faire entendre ce qui ne s'entend pas de prime abord. Ainsi de ce titre *QUODLIBETS* qui renvoie à cette composition musicale où différentes mélodies trouvaient à se combiner en contrepoint en passant par ces débats impromptus, populaires au XIV^e, où l'on se disputait à loisir pour laisser percer le Qohélet de l'Ecclésiaste, ce fils de David qui proférait des paroles où pouvait se jouer le sens même de la vie mais très vite c'est le mot quolibet et sa charge de dérision qui paraît, alors le côté prêcheur du rassembleur se trouve contredit par l'aspect dynamiteur de l'homme aux plaisanteries douteuses. On le voit, le titre n'est rendu présent qu'à travers sa dislocation, la destruction de l'unité de son sens premier menacé par sa lettre finale, ce "s" qui glisse et tend à l'effacement.

Si *quo libet* est ce qui plaît, ce qui plaît à Daniel Biga, c'est ce sacage de langue: la GLAM, cette Grande Langue Molle dont parle Jacques Roubaud, langue de communication purement instrumentale comme la belle langue. Daniel Biga fait jouer les mots et se joue d'eux avec la jubilation de "l'enfant analphabète, ou le peuple", selon les mots de José Bergamin. C'est une "Docte ignorance" (Nicolas de Cuse) qui voit le poète avoir la nostalgie de l'enfance, de l'innocence,

de cette "vie imaginative de la pensée" que José Bergamin appelait "analphabétisme" où l'esprit souffle et passe tel Hermès. Ce qui nous plaît, c'est de voir / entendre cette langue-Biga comme une langue trouée, hachée, désarticulée qui va s'étirant, sautant blanc sur blanc. Avec la mort qui rôde, le silence qui menace, c'est la vie qui va, qui gagne. *QUODLIBETS* ne parle pas du monde mais de ce monde dans lequel vit, aime, souffre, vieillit Daniel Biga et c'est alors le monde qui se lève. Comme Maïakovski, Daniel Biga écrit "selon des motifs personnels sur l'existence générale". Au centre de celui qui écrit, il y a celui / cela qui ne parle pas, qui ne peut pas parler mais il n'empêche que "ce qui est tapi derrière, que ce soit quelque chose ou rien du tout se (met) à suinter à travers".

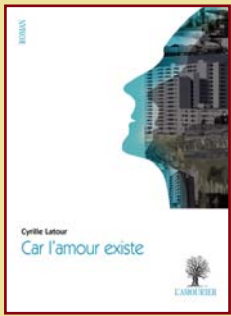
À ce mystère de la poésie nous invite Daniel Biga.

Alain Freixe

QUODLIBETS, 15,00 €

Lire des extraits





CAR L'AMOUR EXISTE

Cyrille Latour

collection Fonds Prose, éd. L'Amourier

La nuit sera blanche et noire. (Gérard de Nerval)

Ce livre, dans le drame qu'il nous révèle et nous livre pudiquement par fragments successifs, est traversé de pages déchirantes qui nous touchent au plus intime. Les premières lignes de la 4^e de couverture nous présentent ainsi cet ouvrage, en commençant par une citation :

“L'ordinateur diffuse le film que tu ne regarderas plus. Sur l'écran, il ne me reste que les mots pour tenter de redessiner, en transparence, le reflet de ton visage. »

Ce très beau film, qu'elle ne regardera plus, est *L'Amour existe*, de Maurice Pialat. Parce qu'il fut prélude à leur rencontre, le narrateur entresse ici le récit avec cet autre, celui de leur courte vie ensemble, interrompue par son geste, à elle.”

Ce geste, Cyrille Latour l'évoque dès la 3^e page de son livre :

Quand je repense à cet été, à notre attente (...) Deux mois plus tard, tu donneras la vie. Encore douze de plus et tu te donneras la mort. Terrible puissance du don – mais la mort ne se donne pas, tout juste se reçoit-elle.

L'Amour existe, court-métrage d'une vingtaine de minutes en noir et blanc, a été réalisé par Pialat en 1960. On y voit doucement défiler les images grises et tristes, désolantes de solitude, de la banlieue d'alors, d'entre Pantin et Courbevoie ou de la périphérie Est de Paris. On y voit aussi défiler les images compactes des heures de pointe sur les quais de métro, les embouteillages des vies pavillonnaires prêtes à tous les sacrifices pour échapper aux horizons concentrationnaires des barres d'immeubles, quitte à planter leurs quatre murs au bout d'une piste d'atterrissage d'Orly ou de Roissy. On y voit encore des images de bidonvilles à la fin des années cinquante, celles des barres HLM parfois quasiment aveugles.

C'est un film d'amour, triste et rageur, sévère mais lucide, dont le propos, résolument politique, sur la banlieue, sur le quotidien sans futur des habitants de la périphérie parisienne reste vrai, 55 ans après sa réalisation. C'est tout cela, cette tristesse, cette rage sourde, cette sévérité lucide et ce même regard politique, que l'on retrouve, fidèlement transposés, clairement assumés, dans le livre de Cyrille Latour.

Prenant appui sur ses images, les commentant l'une après l'autre, plan après plan, retranscrivant les mots de la voix *off*, ses inflexions et ses silences, Cyrille Latour y entresse son “récit de vie”, ne le superpose pas à eux, mais l'y mêle, les confondant parfois, comme en des effets de miroirs, l'un devenant alors l'éclairage des autres.

Le trouble qui nous prend à la lecture de ce livre provient bien entendu de l'incompréhensible geste, de l'irréparable “c'est arrivé”, mais il provient aussi de quelque chose d'indéfinissable qui est, dans son déplacement de l'angle de vision, comme le compte-rendu hyperréaliste des images de la réalité, celles grises, tristes, désolées, proposées par le film de Pialat, celles de la banlieue contemporaine, tout aussi désolées, évoquées par l'auteur du livre, et celles incrustées dans sa mémoire comme autant de photos ou d'images mouvantes de l'être disparu. La superposition de ces regards, de ces strates d'images, provoque au cours des pages quelque chose d'halluciné, un trouble de la vue qui en fait apparaître, avec une intense acuité,

ce que le regard, tout d'abord, n'aurait pu aussi bien percevoir. Il en émane, comme une saisie par un troisième œil, une impression de “surréalité” qui, au-delà des apparences du réel sensible, en fait jaillir un sens qui ne peut s'imposer que comme une évidence, en serait la révélation (au sens photographique du terme), l'apparition de quelque chose qui met à mal notre lecture du réel, banalement infirme, mais l'ouvre à d'autres angles de vision et de compréhension.

L'une des vertus de cet ouvrage qui ne doit d'exister qu'à la seule et urgente nécessité de son écriture, est d'interroger l'incompréhensible, d'apporter quelque sens à ce questionnement et à l'absurde vérité du monde.

C'est cette “vérité” que Cyrille Latour (à la suite de Pialat) désigne comme l'un des visages d'un monde où l'air que l'on respire devient de plus en plus terrible. Cela qui semble justifier, en tout cas expliquer, en arrive-t-il à nous dire, ce geste de désespérance qui, d'abord, aux yeux du lecteur, ne semblait relever que d'un mal être personnel au monde, d'une décision incompréhensible mais solitaire. Cette “vérité” que chacun fréquente quotidiennement et que le plus grand nombre, s'y accoutumant, finit par ne plus voir ou tâche, pour l'exorciser, s'en défendre, la tenir à distance, de ne rien changer à ses habitudes, la voilà dite dans ce livre : *Le monde entier est un danger.* Voix et regard à l'œuvre dans le film de Pialat, comme ceux de l'auteur du livre, ne font plus qu'un, ici encore, et s'accordent pour dévoiler *l'humiliation quotidienne à laquelle ils préféreraient probablement oublier qu'ils ont accepté de se soumettre.* Non, nous répète Cyrille Latour, comme un leitmotiv, *la guerre n'est jamais très loin.*

Aussi, voilà ce qui, au bout des mots finit par s'imposer : *À bien y regarder, ton mal n'était en rien l'expression de ce qui n'allait pas en toi, mais plutôt de tout ce qui autour de toi, autour de chacun d'entre nous, ne va pas en soi, ne va plus de soi. Tu n'as fait, au fond, que réagir sainement à un environnement qui ne l'était pas.*

“Faire son deuil”, dit-on couramment, en se conformant aux formules prêtes à l'emploi. Expression détestable, me semble-t-il, car injonction à recouvrir (ou à combler) le manque de l'absence. En fait, il n'y a pas de deuil possible, quand l'absence a ouvert sa béance, autant inacceptable que démesurée, et que l'amour perdure au-delà de la

Mille images, mille voix...

Verrai-je jamais le vrai Lascaux? Le vrai Chauvet? De quel droit irais-je troubler ces lieux d'immense mémoire, fouler leur sol fragile, polluer leur air? Hommage aux techniciens, aux artisans, aux ingénieurs, aux architectes qui font parvenir jusqu'à nous les images d'un passé dont nous ignorions l'existence il y a quelques dizaines d'années.

À Nice, durant l'été 2017, quatre expositions ont célébré une "École de Nice" dont on doute qu'elle ait jamais existé. Restent les œuvres. Restent, de toute façon, les œuvres. Reste la mémoire que ces œuvres mobilisent avec elles. Le travail qui les a fait mûrir. Voyez les "ex-voto" de Claude Gilli: ils nous disent l'œuvre de Gilli, nous murmurent le nom d'Albert Chubac, nous rappellent le don d'Yves Klein à sainte Rita – resté secret jusqu'à ce qu'un tremblement de terre le fasse surgir –, évoquent les ex-voto des croyances populaires, nous parlent du sanctuaire de Laghet, à quelques tours de roue de Nice.

Les œuvres exposées disent le travail des artistes. Mais elles portent aussi avec elles le travail de ceux qui les exposent et qu'on ne nomme pas. De ceux qui les transmettent et que l'on ne connaît pas. Hommage donc à ceux qui ont rassemblé les œuvres pour nous les montrer. Hommage à ceux qui ont aidé à les réaliser. Hommage enfin aux artistes méconnus ou inconnus, ceux dont on ne voit pas les œuvres, dont on ignore parfois jusqu'au nom. Parfois, la mémoire s'endort. Ou cherche à s'endormir.

J'ai voulu aller voir le nouvel espace ouvert par Ben dans la vieille ville de Nice, installé dans ce qui fut l'atelier de César. Toujours étonnant, Ben. Sur un mur, des dessins de Franck Saïssi. Sur un autre une centaine de masques de Maurice Maubert. Public mêlé. Un peu partout, des noms d'artistes, des phrases de Ben, des aphorismes, des banalités, des œuvres ou des idées d'œuvres. Ben cherche à lancer un impossible débat. Jean Mas prend la parole pour un de ces discours improbables dont il a le secret. Maurice Maubert refuse de parler de son propre travail. Un musicien donne sur son harmonica une interprétation blues de *Nissa la bella*. Effervescence du vivant.

"Le sommeil de la raison engendre des monstres", dit-on. Le sommeil de la mémoire n'est pas moins néfaste. Je regarde les dessins de Franck Saïssi et les masques de Maurice Maubert. Me revient la phrase de Goya. Je les regarde encore. Je revois les gravures de Goya. Quelle force la raison et la mémoire doivent-elles avoir pour regarder en face les monstres que leur sommeil engendre! Quelle force pour qu'elles soient capables de regarder leur propre endormissement! Et nous maintenir éveillés.

AGENDA DE L'AMOURIER

COARAZE - Fête des Amis de l'Amourier
Rencontres littéraires VOIX DU BASILIC
ven. 25, sam. 26, dim. 27 mai 2018

PARIS - Marché de la poésie
Place Saint-Sulpice
Nombreux auteurs sur notre stand
du mercredi 6 au dimanche 10 juin 2018

SÈTE - Les Voix de la Méditerranée
Stand de L'Amourier sur le marché du livre
du jeudi 26 au samedi 28 juillet 2018

Le Basilic

gazette de L'Association des Amis de l'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice
publiée par l'AAA dont l'action est soutenue par la
Ville de Nice et la Région PACA.

Comité de rédaction
Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot,
Alain Guillard, Martin Miguel, Raphaël Monticelli,
Françoise Oriot, Michel Séonnet et Benjamin Taieb.
Maquette : Bernadette Griot

L'Amourier éditions, 1 montée du Portal
06390 - COARAZE Tél: 04 93 79 32 85
www.amourier.com l'amour des livres

mort, et contre tout l'oubli. "Faire son deuil" devrait plutôt être l'effort d'œuvrer à maintenir cette béance ouverte pour y approfondir et cultiver notre expérience de la perte. **Cyrille Latour** s'y emploie, qui écrit à la fin de son livre :

Tu as donné la vie. Tu m'as donné la vie. {...} Après toi, après le plein de toi, je n'ai que des bris. Le plaisir, la joie, l'abandon, la confiance, la douceur ne pourront s'offrir que par morceaux, sans unité ni cohérence. Pourtant, j'en ai l'intuition étrange – insolente, incongrue mais nécessaire –, ils constitueront tout de même un avenir. Vie brisée, mais vie quand même. Je ne veux pas demander grâce, mais rendre grâce. Car l'amour a existé – par la grâce de toi.

Michel Diaz

Lire cette note dans sa version intégrale

Autre voix sur ce livre, celle d'Alain Guillard :

Il y a des livres qui sont une grâce, c'est fort rare mais cela arrive. Celui-ci en est une. Mais il est vrai aussi qu'on ne parle bien des livres que lorsqu'ils sont échos à soi.

Le livre se propose d'être un film. Un film, on en maîtrise le déroulement, on l'accélère, le ralentit, l'arrête un temps. Bien sûr, *l'enfance est finie*, et, avec elle, tant d'images, de lieux, d'objets disparus. *Un regard encore peut lire sans amertume, ici, où le mâchefer, la poussière et la rouille sont comme un affleurement des couches géologiques profondes*. Le livre, ici, se remémore, nomme, comme si nommer empêchait l'oubli, la disparition. Le livre, hélas, n'est pas dupe de son illusion. {...}

On remarquera aussi le souci de la langue, *Soudain, les rues sont lentes et silencieuses*. C'est de la poésie comme ce *Paris ne s'accordera plus aux airs d'accordéon*. {...}

Ce livre-film est une émotion sans cesse au lecteur. Un émerveillement. Celui que j'ai ressenti – et ressens encore – tremblant à tourner les pages, peur que la page suivante ne soit à la hauteur de la précédente. Peur injustifiée, tant ce livre densifie ce qu'il décrit. Tant, à parcourir ces pages, on est devant une table chargée de gourmandises qu'on ne sait pas choisir, tant toutes...

Lire cette note dans sa version intégrale

Car l'amour existe, 13,00 €

Lire des extraits